

Renaud Camus

Loin

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*à la mémoire de Rémi Santerre,
auteur de L'Écart (1969)*

*Dans tous vos rapports avec
moi désormais, je vous prie de vous
comporter comme un mort.*

Joseph Conrad, *Le Duel*

Voiture très ordinaire, ni grosse ni petite, ni récente ni tout à fait d'un autre âge – un peu éprouvée par le temps, sans plus. Couleur passe-partout, vaguement feuille morte : comme si son propriétaire n'avait pas eu les moyens, ou l'envie, ou seulement l'idée, la pensée, le souci de choisir quelque chose qui lui plaise vraiment, mais avait eu assez de volonté, malgré tout, et de pouvoir d'achat, pour éviter le pire. On la voit longuement de profil, son capot montant et descendant par à-coups au gré des nids-de-poule, son avancée rendue un peu sinueuse par les efforts pour éviter les flaques et les crevasses les plus profondes. Une ou deux minutes durant, davantage peut-être, elle suit ce chemin de campagne, un peu moins qu'une route, un peu plus qu'une allée.

Le chemin est droit. Il est longé par une murette de pierres sèches, très irrégulières, moussues, et

bordé d'arbres dénudés. Entre les troncs et les branches, par-dessus les pierres entassées, on aperçoit des prairies, des barrières de fil barbelé, quelques bosquets, quelques instruments agricoles, une mangeoire métallique pour le bétail, une masse informe recouverte d'une bâche de matière plastique noire, elle-même retenue par des pneus de tracteur entassés. Plus loin, assez loin, au plus profond du paysage légèrement embrumé, au-delà d'autres murettes, d'autres champs et d'autres rangées d'arbres, au-delà d'autres chemins aussi, sans doute, à moins que ce ne soient des routes, des avenues, des chaussées en attente, on distingue le sommet d'une ou deux barres d'immeubles, blanches, à toit plat.

Le conducteur aussi est assez ordinaire : ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni opulent ni misérable, à première vue. De profil il a l'expression d'un homme concentré sur une idée, sur une image, un souvenir ou un projet. À l'intérieur de la voiture on entend de la musique de piano, quelque chose de Schumann, peut-être, ou non, plutôt la deuxième des Fantaisies de l'opus 116 de Brahms. Malgré les cahots et l'attention qu'exigent de lui les irrégularités de la voie, l'homme tâtonne un peu entre les touches et les boutons du tableau de bord, pour essayer d'obtenir une réception plus nette.

Le temps est gris, assez humide, le ciel couvert.

Le chemin tourne à gauche, presque à angle droit, et traverse ce qui se présente, vu de loin, et de

plus haut, comme une petite vallée, au relief assez peu marqué. La voiture, dont on aperçoit à présent l'autre côté, celui du conducteur, franchit un pont à une seule arche basse par-dessus une rivière aux eaux rapides, à peine plus qu'un ruisseau, mais qui semble grossi. Puis le chemin, sur l'autre versant de la petite vallée, à mi-hauteur, tourne à droite, de nouveau à angle droit ou peu s'en faut. Il atteint alors assez rapidement, en face de lui, la clôture ancienne d'un domaine : mur au crépi beige interrompu en son milieu par un grillage à jours, hauts barreaux de fer un peu rouillés, fichés dans une murette basse. Au milieu du grillage un portail est ouvert, et paraît l'être en permanence. Ses piliers de pierre portent des pots à feu sans doute en fonte, assez rouillés eux aussi.

La voiture franchit sans ralentir ce portail, pénètre dans une cour, la traverse sans changer de direction, longe de loin des bâtiments de ferme alignés à gauche, esquisse un point d'interrogation pour s'arrêter au pied de quelques marches devant la maison principale.

C'est le genre d'édifice qu'on appelle couramment *le château*, au village voisin, bien qu'il n'offre au regard aucun trait particulièrement notable de prééminence architecturale ou historique : une grosse maison rectangulaire à deux étages, aux toits bas. Elle a jadis été blanche mais ses nombreuses ouvertures sont entourées d'un bandeau de pierre

noire (la plupart des volets sont fermés). Sur la cour d'accès elle se présente de profil, tandis que sa façade la plus longue contemple la rivière et la petite vallée, à droite, par le truchement d'une terrasse à balustrade scandée par deux rangées de platanes, que perce en leur centre un bassin sans jet d'eau.

L'homme descend de voiture, saute les quelques marches, pousse la porte latérale, donc, qui fait face au portail, se trouve à l'orée d'un très long couloir un peu sombre, qui apparemment traverse la maison sur toute sa longueur, jusqu'à une porte-fenêtre aux carreaux et losanges de couleurs vives, rouge, bleu, jaune, vert, à l'autre extrémité. Le couloir est coupé à mi-course par ce qui doit être un vestibule, à droite, et la cage d'escalier, à gauche, qui font une tache de lumière plus vive. Il est rendu plus étroit par des rayonnages chargés de livres, sur toute sa longueur. Il y a aussi des livres sur diverses consoles pas toujours très plates, de loin en loin, et même, en piles instables, sur deux ou trois chaises alignées là.

L'homme paraît hésiter une seconde à pousser la première porte à gauche mais il ouvre plutôt celle de droite. Il traverse en oblique une pièce d'angle assez vide, malgré les tableaux sur les murs, y contourne une vaste table de billard et pénètre dans une pièce que tout désigne comme étant occupée beaucoup plus régulièrement. L'ameublement y est

nettement plus dense, il y a deux radiateurs électriques allumés – on s'en aperçoit à leurs voyants rouges. Des papiers sont épars sur un bureau et sur une table. Des vêtements d'homme traînent sur les bras et les dossiers des fauteuils. Il s'agit d'une bibliothèque, où les livres ont débordé depuis longtemps des pans grillagés qui seuls leur étaient impartis à l'origine. Ils sont entassés sur les tablettes saillantes, à mi-hauteur, sur la table, sur le bureau, sur la cheminée, sur un guéridon près d'un fauteuil, jusque sur les tapis.

L'homme en est encore à enlever sa veste et défaire sa cravate lorsqu'entre derrière lui, par la même porte, une femme plus âgée que lui vêtue de couleurs sombres, son chemisier blanc fermé au col.

« Alors, dit-elle : comment ça s'est passé? »

« Oh, comme ça devait se passer : il n'y avait pas beaucoup de suspens...

– Ils ont été comment ?

– Très bien, très bien. Comment voulez-vous qu'ils soient ? Tout le monde a été très correct.

– Oh, on ne sait jamais. Il peut y avoir des phrases malheureuses. C'est allé vite, je trouve.

– Oui, plutôt... Tout avait déjà été dit : il n'y avait plus qu'à signer. Je me suis demandé si je devais les inviter à prendre un verre...

– *Ici?*

– Ici ou aux Commerçants, mais comme c'est là qu'ils sont descendus...

– Ah, ils n'avaient pas tellement le choix, les pauvres...

– Ici j'ai eu peur que ce soit un peu embarrassant, un peu... je ne sais pas... *gluant*. Finalement je n'ai rien proposé, on s'est serré la main et voilà.

– Ce n'est pas plus mal. Ils vont rester à l'hôtel jusqu'à ce que... ?

– Non, non, ils retournent en Hollande demain, ils m'ont dit, je crois : au moins pour une quinzaine de jours.

– *Une quinzaine de jours?* C'est le délai convenu ?

– Oh, ça n'a pas été si net que ça... Non, non, ils sont très bien, très... Il n'y a aucune espèce de reproche à leur faire. Ils se rendent bien compte que ce n'est pas très facile... Mais enfin oui, quinze jours, c'est plus ou moins ce qui est entendu.

– Et vous êtes toujours décidé à...

– Ah ben maintenant je peux difficilement reculer...

– Oui, non, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire : décidé à... à prendre la route...

– Mais... Oui... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? J'aime autant ne pas voir ça. Et puisque vous avez la gentillesse de...

– Oh, c'est normal. Depuis trente ans que...

– Je sais que ce n'est pas facile pour vous non plus. Enfin, on ne va pas revenir sur tout ça... Ils m'ont dit de vous saluer, d'ailleurs, et de vous remercier de les avoir reçus chaque fois, avec beaucoup de patience, ils ont dit.

– Et Villemagne, il était comment ?

– Oh, très bien... très neutre... très officiel, très en retrait. Vous savez, il fait ça dix fois par jour.

– *Dix fois par jour, dix fois par jour*, ça m'étonnerait, quand même... Et des propriétés comme Fontenelle, s'il en voit passer deux par an... En plus, même pour lui, c'est un endroit qui a compté, quand même : son père venait chasser ici avec le vôtre, je m'en souviens comme si c'était hier. Il arrivait à cinq heures du matin. Quelquefois il venait même la veille, on faisait un dîner, il couchait dans la chambre rouge. Gisèle disait qu'il fallait se méfier dans les couloirs, avec lui.

– Ah, c'était un autre genre, c'est sûr... Mais il n'est pas antipathique. Le fils, je veux dire... Il est seulement très... C'est un peu normal, dans les circonstances... Il n'allait pas donner aux Vrandel l'impression qu'on était intimes, ça n'aurait pas été très agréable pour eux. Après tout c'est eux qui l'ont choisi, c'est eux qui le paient, ses clients c'est eux. Non, il a été très neutre, très professionnel, très abstrait, très bien.

– Et l'argent ?

– *L'argent* ?

– Mais... *l'argent*, la somme, comment ça se passe ?

– Eh bien eux l'ont remis à Villemagne, ça c'est lui qui s'occupe de ça. Il sera sur mon compte dans huit ou dix jours, il a dit : deux semaines au plus. Mais c'est comme s'il y était déjà.

– Oui, enfin, on dit ça, faites attention,

quand même... Vous ne savez toujours pas ce que vous allez en faire ?

– Oh là là... Laissez-moi souffler un peu...
Chaque chose en son temps...

– Même si vous n'achetez pas quelque chose tout de suite, il faudrait le placer, cet argent, ne pas le laisser dormir sans rien faire. Ça fond vite, vous savez, même une somme importante comme ça...

– Oui, oui, je sais. L'ennui c'est que je n'y connais rien, en matière de placements. Il faudrait que je me renseigne.

– Vous auriez pu demander à Villemagne : il doit avoir des idées, lui, il ne fait que ça toute la journée.

– Ah, je ne sais pas... J'aimerais mieux quel-
qu'un de plus... Enfin, de moins... De plus loin de tout ça, quoi... En tout cas c'est bien la première fois de ma vie que je me demande ce que je pourrais bien faire de mon argent... Je vais peut-être en parler à mon cousin.

– *Jacques?*

– Oui, Jacques, pourquoi pas ?

– Je croyais que vous ne pouviez pas le voir ?

– Mais si, je peux très bien le voir, le pauvre garçon.

– *Le pauvre garçon*, c'est une façon de parler...
Mais lui, en tout cas, comme *loin de tout ça...*

– Ah, je voulais dire *géographiquement*. Après tout, lui aussi c'est son métier, les placements : plus que Villemagne.

– C'est fou, je n'arrive jamais à penser à lui comme à un banquier. Il était tellement... Il avait le diable au corps, cet enfant... C'était l'enfer, quand il était ici. Je n'ai jamais compris comment vous pouviez vous entendre, tous les deux, à l'époque. Je dis pas qu'il était méchant, hein, c'est pas ça. Mais ce qu'il a pu nous en faire voir ! Dix fois par jour il inventait une nouvelle bêtise, et toujours plus grosse que la précédente.

– Eh oui, et maintenant c'est un dieu de la finance. Il paraît que c'est un génie. Il a même avalé son père !

– Vous feriez bien de faire attention, tout de même...

– Oh il ne va pas m'avaler moi ! Je n'en vau vraiment pas la peine. Et son père il le détestait. Il n'est même pas allé à son enterrement !

– Ils ont toujours été bizarres, ceux-là. Même votre mère elle avait pas l'air de tenir tant que ça à les voir, surtout à la fin.

– *Too much money* : ça rend fou.

– Eh bien s'il est fou ce n'est peut-être pas une très bonne idée d'aller lui confier votre argent !

– Mais je ne dis pas que je vais lui confier mon argent ! J'ai dit que *peut-être* je lui demanderais un avis, ce n'est pas la même chose. On verra bien. Je n'y suis pas encore.

– Oh, vous me faites peur. Qu'est-ce que vous savez de tout ce monde-là ?

– Oh, Louise, on ne va pas recommencer, arrêtez! Je n’ai pas dix-huit ans, quand même...

– Vous n’avez peut-être pas dix-huit ans mais vous avez toujours vécu ici, entre les champs, la ferme, vos bouquins, le domaine, Peyrelevade et encore vos bouquins. Exactement comme votre père : pour ce que ça lui a réussi... Rien qu’à Montansol, il y a combien de temps que vous n’y êtes pas allé? Et maintenant vous voulez...

– Mais chez Jacques j’y suis allé dix fois, et c’est à cinq cents kilomètres! Et qu’est-ce que je dis, *dix fois*?

– Mais chez Jacques c’est pareil, mon pauvre enfant! C’est pareil qu’ici, ce n’est pas...

– Ah non, ça, j’aime mieux vous dire que ce n’est pas pareil qu’ici, mais alors pas *du tout*!

– Mais non, ce n’est peut-être pas pareil qu’ici, mais ce n’est toujours pas le *vrai* monde, avec les *vrais* gens. Quand on vous demande de passer au Supéco parce que j’ai oublié du produit pour la vaisselle, vous en faites toute une histoire, vous en êtes malade pendant trois jours! Et maintenant cette idée de partir comme ça sur les routes, sans même savoir où vous allez... Vous êtes toujours décidé pour demain matin?

– Oui, oui, oui, oh là là, oui : je n’ai pas envie de traîner. Si la nuit ne tombait pas si tôt en cette saison je partirais même maintenant.

– Mais vos bagages?

– J'en ai pour dix minutes, de faire mes bagages!

– Méfiez-vous, réfléchissez bien, n'oubliez rien que vous puissiez avoir besoin, après. Ils viennent mardi prochain, Fichard et Lajoignie. Une fois que tout sera au garde-meuble, pour récupérer quelque chose...

– Oui, vous avez raison, je vais voir ce qui doit absolument rester à la surface. Mais ce n'est pas grand-chose...

– Mon Dieu! Ça on peut dire que je n'ai jamais vu ça...

– Eh bien moi non plus, figurez-vous...

– Enfin... Je vous sers à déjeuner ici, maintenant?

– Oui, s'il vous plaît. Après j'irai faire un tour à pied, et puis je verrai ce que je dois emporter.

– Comme vous voulez. Ça sera prêt dans cinq minutes.

– Merci beaucoup, Louise. »